

Étincelles

Premières et dernières pages
signées
Mario Séguin



Avec la collaboration et la complicité de
Lyette Goyette
Louise Berger
Bernard Lemay

du collectif

LES CLAVIERS FRINGANTS

XI^e course à relais - Été 2020
**Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)**

Tremblement. Consternation. Découragement. Colère. Tout y passait. L'incrédulité de la situation lui crevait les yeux. Médusé, il ne parvenait pas à bouger...

Jérémie Tavernier, jeune et brillant architecte, habitait le secteur Aylmer à Gatineau. Diplômé avec grande distinction, son audace et son impressionnante créativité avaient suscité un intérêt marqué parmi les firmes présentes lors du tout premier Salon d'architecture, *Harmonie 2050*, organisé par l'université pour les finissants de la faculté.

À la clôture de l'événement, plusieurs offres alléchantes lui avaient été présentées autant par les présidents de firmes d'architecture de l'Outaouais que de celles de Montréal et de Québec. Sa préférence s'était arrêtée sur une entreprise de Gatineau. Malgré l'attrait que la métropole exerçait sur lui, Jérémie avait choisi de faire ses classes dans sa région.

Son grand-père, Charles Tavernier, l'avait encouragé tout au long de ses études. Sans grande surprise, Jérémie constatait de temps en temps un dépôt dans son compte, gracieuseté du vieil homme.

— Tu ne dis rien à ta grand-mère, lui chuchota l'aïeul lorsque Jérémie lui avait remis ses informations bancaires après les nombreuses demandes de son grand-père.

Catherine, la femme de Charles, les avait pris sur le fait à comploter plusieurs fois lorsqu'ils gardaient l'enfant. Dès qu'il eut l'âge de manipuler des jouets, Jérémie bâtissait toutes sortes d'immeubles : plus il parvenait à construire en hauteur, plus il riait. Client régulier du Toys "R" Us, Charles ne comptait plus les achats de jeux de *Mécanno* et de *Lego*, ce qui avait fait, bien sûr, la joie de Jérémie. Que de structures originales l'enfant avait imaginées au fil des années. Le grand-père avait pris soin de photographier chacune des créations de son petit-fils.

Juin 2017

Palais des congrès, Gatineau

Charles et Catherine accompagnaient les parents de Jérémie à la collation des grades de l'université. Fiers de leur unique descendant, les grands-parents lui avaient offert un voyage en France pour souligner le parcours exceptionnel de celui qui deviendrait un jour, selon eux, un grand architecte de renommée internationale.

— C'est pour aiguïser ta culture et ton œil d'artiste, ce voyage. Tu découvriras un monde fascinant sur place. Commenter des photos où des vidéos d'immeubles ou de monuments anciens à l'aide de gadgets high-tech, c'est une chose. Mais les voir de près, les sentir, les toucher... tu seras subjugué !

Jérémie n'oublierait pas de sitôt le mois de juillet qui suivit. Un mois en France ! Quatre semaines à parcourir la terre de ses ancêtres. Découvrir l'œuvre des grands architectes qui ont sculpté la capitale française, se pâmer devant les châteaux de la Loire, pousser l'aventure jusqu'à Carcassonne pour y admirer la ville construite au Moyen-Âge. Quelle richesse ! Quelle expérience ! Chaque jour, il parlait avec son grand-père via un iPad que l'aïeul maîtrisait bien. Jérémie expliquait chacune de ses visites dans les moindres détails.

Puis, ce fut le retour au Québec. Dès septembre, le jeune homme commençait sa carrière chez *Gagnon, Laverdure et Provost inc.* Rapidement, il se tailla une place au sein de l'équipe d'architectes. Depuis le début de ses études universitaires, Jérémie caressait un rêve qu'il comptait bien réaliser dans un avenir rapproché. L'idée lui était venue à la première session : acquérir une vieille maison et la rénover selon une minutieuse planification et au rythme de son portefeuille.

L'occasion se présenta au mois de novembre. Mais, on n'achète pas un domaine ancestral avec une carte de crédit. Ça prend une bonne mise de fonds. Bien que Jérémie eût économisé une jolie somme depuis son adolescence, ce montant ne suffisait pas. Déception totale !

Le grand-père avait bien remarqué à Noël que son petit-fils semblait soucieux par moment. Après plusieurs supplications exagérées qui firent sourire Jérémie, il finit par lui confier son désir d'acquérir une vieille propriété à Aylmer et lui donner un second souffle sous ses doigts. Le regard terne, il ajouta qu'il devait reporter son projet faute de posséder le capital nécessaire pour faire une offre d'achat.

Plusieurs jours plus tard, Jérémie découvrait que son compte bancaire avait gonflé de plusieurs dizaines de milliers de dollars. Mal à l'aise, il se rendit chez son grand-père pour discuter avec lui d'un arrangement pour le rembourser. L'aïeul, l'œil taquin et le sourire en coin, se contenta de hausser les épaules et d'ignorer les propositions de son petit-fils.

— Bah, je suis vieux maintenant, je n'ai pas besoin de tout cet argent. Allez ! Organise-toi pour mettre la main sur cette résidence et amène-moi la visiter ! Je suis presque aussi excité que toi par ce projet. Et... pas un mot à ta grand-mère !

Quelques semaines plus tard, Jérémie Tavernier signait les documents chez le notaire. À vingt-huit ans, le jeune homme devenait propriétaire de sa première maison. Comme il l'avait promis à son grand-père, ils gravirent ensemble les marches du perron et Jérémie invita Charles à pénétrer le premier dans le lieu.

Mais l'ombre du malheur planait au-dessus de la famille Tavernier en cette fin d'avril 2018. Parti pour la fin de semaine dans un congrès d'architectes à Montréal, Jérémie dut revenir précipitamment à Aylmer dès le samedi midi. Un texto de sa mère lui annonçait que sa propriété était la proie des flammes !

Figé devant la désolation, le vent humide et froid lui glaçait le sang ! Des larmes perlèrent à ses yeux. Tout son rêve s'écroulait...

La zone sinistrée était entourée d'un grand ruban jaune. Les inspecteurs devaient faire leur travail, les assureurs aussi. Les parents de Jérémie sentirent tout le désespoir de leur fils. Son père le prit par les épaules et lui murmura des mots de réconfort qui semblèrent atténuer un peu la peine du jeune homme.

Soudainement, il se détacha de l'étreinte et courut vers le site.

— Jérémie ! Reviens. Tu ne peux pas outrepasser les rubans tant que l'endroit ne sera pas sécurisé.

— Mais papa... tu ne comprends pas, cria Jérémie. Le coffre ! Le coffre de grand-père ! Je dois absolument le récupérer !

Deuxième partie — **Lurette Goyette**

— Le coffre de ton grand-père ? Quel coffre ? Et pourquoi serait-il dans ta maison ?

Sans répondre à son père Jérémie continua sa course afin de sauver le précieux coffre de Charles. Après les tremblements, la consternation, le découragement, la colère, l'incrédulité et l'impossibilité de bouger, il sentait le besoin de se précipiter à l'intérieur. Il fallait à tout prix récupérer ce mystérieux coffre. Jérémie réussit à traverser le ruban jaune et à entrer dans la maison sinistrée, malgré les inspecteurs qui tentaient vainement de l'en empêcher. Il y avait des tas de débris, de la fumée, de la suie et de l'eau. Quel gâchis ! C'était une perte totale. Comment retrouver le coffre dans tout ça ? Mais il était bien décidé. Pas question de trahir la confiance de son grand-père qui avait toujours été si généreux avec lui.

Il entreprit donc d'essayer d'atteindre le deuxième étage malgré l'escalier à moitié détruit et réussit, non sans peine, à atteindre le haut des marches, d'où il rampa jusqu'à la petite chambre du bout du couloir où il avait entassé plein de choses, dont le fameux coffre. Mais, là aussi, tout n'était qu'amas de débris. Comment faire pour trouver le trésor ? En s'efforçant de découvrir le fameux coffre parmi tous les débris, il se prit à réfléchir sur cette surprenante demande de son grand-père : pourquoi fallait-il n'en rien dire à sa grand-mère ? Pourquoi tenir Catherine en dehors de ça ? Pourquoi ce mystère ?

Difficile de comprendre pourquoi il lui aurait confié ce trésor secret. S'agissait-il vraiment d'un trésor ? Ou bien encore de papiers personnels contenant des révélations compromettantes, ou...

— Mais voyons donc, Jérémie, ton grand-père est un homme respectable, irréprochable et même le meilleur des hommes. Il s'agit sans doute d'une surprise pour grand-Mère... Où vas-tu chercher toutes ces histoires ? Ton imagination est en train de te jouer des tours, tu regardes trop de films policiers, tu lis trop de romans noirs...

Et se sentant un peu coupable pour ces pensées nébuleuses, Jérémie se remit à fouiller frénétiquement pour sauver cette marque de confiance de son grand-père. Cela lui semblait d'une importance capitale. Son père lui criait de sortir mais il n'entendait rien, sa mission prenait toute sa concentration.

On le retrouva sous un tas de débris, inconscient, et on le transporta d'urgence à l'hôpital. Le médecin en charge des urgences déclara que, suite à un coup violent à la tête, notre jeune homme était dans un état comateux et après de nombreux examens, on attendait toujours le diagnostic final. Jérémie n'avait pas encore repris conscience après trois jours d'attente.

Grand-papa Charles était rempli d'une inquiétude intense pour son petit-fils et pour son fameux coffre... Ce coffre qu'on n'avait pas réussi à retrouver. Chose étonnante, il ne pouvait pas avoir été détruit par les flammes puisqu'il était en métal solide.

Lorsque Jérémie reprit conscience, son grand-père était à son chevet, ses parents aussi. Charles était méconnaissable, pâle, les yeux rouges et larmoyants. Il semblait avoir vieilli de 10 ans... Quand il vit son petit-fils ouvrir les yeux, il s'approcha du lit, anxieux de découvrir si Jérémie était bien conscient, s'il savait ce qui lui était arrivé, et bien sûr, s'il savait ce qui était arrivé à son précieux coffre.

Pourquoi donc Charles Tavernier, ce vieillard honorable, était-il si bouleversé par la disparition de ce mystérieux objet ? Il semblait, ma foi, plus préoccupé par cette perte que par l'état de son petit-fils. Et pourtant, celui-ci avait toujours été depuis sa naissance, son trésor le plus précieux. Papi, doublement curieux s'approcha de Jérémie avec sa tendresse et sa bonhomie habituelle, essayant de cacher son désarroi. Pendant ce temps, papa Alain allait informer le personnel soignant que leur patient était revenu à la vie, et maman Louise pleurait de joie.

— Grand-Père, c'est toi ? Où sommes-nous ? Pourquoi suis-je couché ?

— Mais oui, c'est moi, Jérémie. Tu es à l'hôpital. Comment te sens-tu ?

— Qu'est-ce qui m'est arrivé ?

— On aimerait bien le savoir. Te souviens-tu d'être allé à l'intérieur de ta maison brûlée ?

— Ahhhhh... Mais, oui... Je me souviens, je cherchais ton coffre... Et puis... j'ai entendu un bruit... et... j'ai reçu un coup derrière la tête...

— Et puis ?

— Et puis, plus rien...

Troisième partie – **Louise Berger**

Printemps 1959

Université de Sherbrooke, Québec

C'était une journée de mai magnifique, Charles était fin prêt et faisait les cent pas avant d'aller chercher sa belle Catherine qui l'accompagnait à la collation des grades.

Cette journée dont Charles rêvait depuis le tout début de son parcours universitaire était enfin arrivée et pour couronner le tout, Catherine serait à ses côtés. Ah, sa belle Catherine, il l'avait remarquée dès sa première session. Il avait eu le sentiment qu'il ferait un bon bout de chemin avec elle, peut-être auraient-ils des enfants et des petits-enfants, qui sait ?

Charles n'avait pas eu un début de vie facile. Dès son plus jeune âge, il dut être l'homme de la maison, car son père, commis-voyageur, était sur la route plus souvent qu'autrement et ne gagnait pas un salaire faramineux. Alors qu'il rêvait de faire des études en actuariat, ses frères et sœurs comptaient sur lui non seulement pour mettre du pain sur la table comme on dit, mais aussi pour cuisiner les repas car sa mère travaillait à temps complet comme domestique chez le docteur Maréchal.

Alors qu'il était à l'emploi de l'épicerie du quartier en tant que livreur, Charles avait rapidement réalisé qu'il avait une certaine facilité avec les chiffres. Il n'avait aucun problème à additionner plusieurs items ensemble et à remettre le change. Tous ces calculs se faisaient mentalement bien sûr. Il rendait tout aussi aisément la monnaie à ses clients et séparait minutieusement ses pourboires.

Après le souper et les bains, c'était l'heure d'une partie de cartes avec ses frangins. Il s'était rendu compte qu'il se rappelait facilement qui avait joué quoi et surtout quelles cartes étaient toujours entre les mains de ses frères et sœurs. Le plus jeune essayait toujours de tricher pour gagner, alors Charles devait le surveiller constamment.

Lors des rencontres familiales, il prenait plaisir à s'asseoir à la table des grands et un soir d'octobre, son oncle Fernand lui avait fait signe de prendre place à ses côtés. Ce fut ainsi qu'on l'initia au poker. Il avait compris rapidement le déroulement du jeu et il s'amusait à déjouer son oncle en lui demandant s'il avait bien compris les explications.

— Tu as très bien compris mon petit chenapan. Tu vas mettre ton vieil oncle à la rue si tu continue ! disait-il en riant allégrement.

Oncle Fernand était très fier de son neveu.

Hiver 1955

— Papa, qu'est-ce que tu fais à la maison ? On t'attendait en soirée vendredi ! Tu es malade ? s'enquit Charles.

— Non, mon fils, au contraire, je vais très bien. J'apporte une très bonne nouvelle, tu vas être content ! Ta mère aussi !

— On va attendre son retour, elle ne devrait pas tarder, il est presque 8 heures.

Quelques minutes plus tard...

— Maman, c'est toi ? demanda Charles.

— Oui Charles, c'est moi. Tu as eu une bonne journée mon fils ?

— Oui, maman ! Toi ?

— Oui, une grosse journée, mais ça bien été.

— J'ai une surprise pour toi maman !

— Une surprise ! Pour moi ? Ça termine bien une journée ça !

Tout sourire, elle vit son mari dans l'embrasure de la porte du salon.

— Ciel, mon mari ! Que fais-tu à la maison en plein milieu de semaine ?

— J'ai une bonne nouvelle ma femme ! J'ai été promu à un poste de direction. Ça vient avec plusieurs avantages, dont un pécunier. Pour toi, mon fils, ça veut dire que tu peux entrer à l'université. Pour toi, mon épouse, ça veut dire que l'heure de la retraite a sonné. Tu peux donner ton préavis au docteur Maréchal. Finies les longues journées à travailler à la sueur de ton front, ma femme.

Automne 1957

Charles était fébrile, les études dont il avait tant rêvé étaient commencées. Pour passer le temps entre les cours, Charles et compagnie s'asseyaient à la cafétéria et jouaient quelques parties de cartes improvisées en misant quelques sous, puis quelques dollars, discrètement bien sûr, histoire de rendre les parties plus intéressantes. Il tirait très bien son épingle du jeu, si bien qu'il fut invité à participer à quelques soirées de poker, disons plus formelles.

Lors d'une de ces soirées, ses partenaires de jeu trinquaient allègrement. Charles, lui, gardait la tête froide. Il n'avait pas les moyens de perdre l'argent accumulé au fil des ans pour payer ses études. Il avait trimé dur et il n'avait certainement pas

l'intention de perdre le fruit de son dur labeur. De plus, il devait sortir sa douce Catherine de temps à autre.

La soirée allait bon train et Charles se sentait en plein contrôle de la situation. Il avait l'œil vif et sa concentration était au rendez-vous. Les mises étaient de plus en plus élevées et les chuchotements s'accroissaient. C'était au tour de Charles de parler :

— Le tout pour le tout, dit-il le plus calmement du monde.

— Je ne te suis pas, lança Alexandre Groslet.

— Moi non plus, renchérit Paul-Émile Jobin.

— Je te suis, Charles, si tu acceptes le contenu de ce coffre en gage de mise, dit Jean-Louis Maréchal, fils du docteur Maréchal, ancien employeur de sa mère.

— Qu'est-ce que tu as dans ce coffre ? renchérit Charles intrigué.

Quatrième partie — **Bernard Lemay**

Charles posa un regard perplexe sur le contenu du coffre. Il ne fit aucun commentaire et se contenta d'accepter le défi. Plus rusé que son ami Jean-Louis, il remporta aisément la mise. De retour à sa chambre, il posa le butin dans sa garde-robe. Charles se sentit un peu stupide d'avoir accepté. Que faire de son contenu ? Il ne glissa mot à personne, ni le lendemain ni par la suite. Jean-Louis, de son côté, se sentit un peu honteux d'avoir laissé aller ce qu'il considérait un peu comme son héritage.

Janvier 1956
Sherbrooke

Le docteur Maréchal reçut un appel de son voisin John Bourque qu'il côtoyait depuis des années au travers des activités du Club Optimiste et de la Société Saint-Jean-Baptiste.

— Éloi, mon ami, le premier ministre veut te rencontrer.

Ancien militaire, député du comté de Sherbrooke depuis 1935 et propriétaire de la J.S. Bourque Ltée, un commerce de bois et matériaux de construction, son ami John était sûrement la personne la plus influente de la ville. Ministre des ressources hydrauliques dans le cabinet de Maurice Duplessis, il avait apposé la couleur bleue de l'Union Nationale sur sa ville natale pendant des années.

Même s'il avait toujours considéré que les disciples d'Hippocrate devaient se tenir éloignés des questions politiques, le docteur Maréchal accepta l'invitation à souper. D'abord et avant tout à cause de son amitié pour John. Ensuite, refuser une invitation venant de l'omniprésent Duplessis lui paraissait aussi illogique que de briser intentionnellement un miroir pour s'attirer sept ans de malheurs.

La soirée se déroula dans une belle ambiance. John Bourque avait avisé son premier ministre que le docteur Maréchal était également un amateur d'arts et de lettres. Celui qu'on surnomma Le Chef aimait notamment lire Shakespeare ainsi que l'œuvre de Rudyard Kipling. Collectionneur de peinture et nationaliste, Duplessis pouvait parler pendant des heures de sa passion pour les œuvres de Clarence Gagnon et de Cornelius Krieghoff.

Fins stratèges, Duplessis et Bourque préparaient leurs coups en avance, un peu comme des joueurs d'échec. Rendu à l'heure du cigare, John Bourque aborda le véritable enjeu de la soirée. Il souhaitait être réélu pour un dernier mandat puis passer le flambeau. Il voyait dans son ami le docteur Maréchal un digne successeur et désirait que celui-ci s'impliqua dans la campagne 1956 orchestrée sous le slogan : *Avec Duplessis, c'est le progrès*. Le docteur Maréchal était très flatté par cette offre. Par contre, une telle décision ne pouvait se prendre sans réfléchir et sans consulter les membres de sa garde rapprochée.

— Je vous remercie, monsieur le Premier Ministre. Je suis surpris et je ne sais pas vraiment quoi vous répondre. Combien de temps m'accordez-vous pour prendre une décision ?

— La machine électorale est en marche pour la prochaine élection que je vais bientôt annoncer officiellement. Le plus tôt que vous vous joignez à nous, le mieux se sera pour tout le monde.

Après s'être serré la main, le premier ministre remit un coffre au docteur Maréchal.

— En témoignage de mon estime pour les amis de mon ministre. Je sais que vous saurez estimer le contenu de ce coffre à sa juste valeur.

— Merci encore, je vous donne ma réponse d'ici un mois, dit le docteur Maréchal en quittant les lieux.

Deux semaines plus tard, le docteur Maréchal se rendit chez John Bourque avec le coffre pour lui annoncer sa décision.

— Mon cher John, j'ai pensé à ton offre, mais j'ai le regret de te dire que je ne me sens pas capable de laisser les miens et mes patients. Je te rends le cadeau du premier ministre, en espérant que ma décision ne ternisse pas notre longue amitié.

— Justement, au nom de notre amitié, il est hors de question que tu me remettes le cadeau du premier ministre.

À son retour à la maison, le docteur Maréchal remit le coffre à son fils Jean-Louis.

Conclusion – **Mario Séguin**

— Tu ne te souviens plus de rien ? souffla Charles.

— Non. Un grand trou noir. Je suis désolé, grand-père.

Le personnel soignant fit son entrée et on pria la famille de sortir, le temps de procéder à un examen du patient. Jérémie semblait avoir recouvré tous ses sens, à l'exception d'une partie de sa mémoire. Le médecin traitant se fit rassurant vis-à-vis des parents et des grands-parents :

— La mémoire à court terme fait souvent défaut aux patients qui ont subi un traumatisme crânien. La mémoire lui reviendra, mais nul ne sait quand cela se produira. Entre temps, notre jeune héros aura besoin de repos pour bien se remettre sur pieds. L'examen préliminaire n'indique aucune raison de s'inquiéter. Nous garderons Jérémie sous surveillance pour 24 à 48 heures. Après quoi, il pourra rentrer chez lui.

On laissa Jérémie se reposer durant l'après-midi avec la promesse que tous repasseraient lui rendre visite en soirée.

— Viens, Charles. Inutile de te faire du souci : tu as entendu comme nous toutes les paroles du médecin. Jérémie a besoin de calme. Nous reviendrons après le souper.

Visiblement encore sous le choc, Charles ne voulait pas quitter le chevet de son petit-fils. Mais, la douce Catherine l'entraîna lentement vers la sortie et réconforta son mari du mieux qu'elle put.

À 18 h 30, Charles et Catherine pénétraient à nouveau dans la chambre de leur Jérémie qu'ils trouvèrent en grande conversation avec un jeune homme aux larges épaules et au sourire espiègle.

— Grand-père, grand-mère ! Venez que je vous présente mon ami Julien. Vous n'en croirez pas vos oreilles de ce qu'il vient de me raconter.

Les grands-parents saluèrent l'ami de Jérémie qui se leva et leur serra la main tour à tour.

— Je fais enfin la connaissance du grand-papa de Jérémie. Il m'a souvent parlé de vous au fil des années.

— Enchanté. Julien, c'est ça ?

Jérémie interrompit les présentations.

— Grand-papa. Imagine-toi que Julien est pompier à la ville de Gatineau. Et il est affecté à la caserne d'Aylmer.

Ce fut au tour du grand Julien de couper la parole à son ami.

— Et c'est moi, avec mes collègues, qui ai combattu l'incendie qui a endommagé en grande partie la belle propriété de Jérémie. Nous avons tout fait pour limiter les dégâts, mais le bois se consume vite une fois nourri des flammes destructrices.

— Julien... n'étire pas le suspense, veux-tu ! s'écria Jérémie.

— Eh bien, grand-papa Charles, lorsque le feu fut maîtrisé, je faisais une dernière ronde des lieux, afin de m'assurer que tous les foyers d'incendie avaient été éteints quand j'ai aperçu dans une des pièces, le fameux coffre que vous aviez donné à Jérémie. Oui, je suis au courant. Jérémie m'avait parlé de cette histoire. Comme je savais à quel point Jérémie tenait à ce caisson, j'ai demandé à un collègue d'agir comme témoin et je l'ai apporté en sécurité à la caserne. J'ai expliqué mon geste à mes supérieurs qui m'ont remercié d'avoir pris à témoin un collègue, au cas où des problèmes surviendraient.

— Si j'ai bien compris, le coffre se trouve à la caserne d'Aylmer, s'étonna Charles.

Cette fois, Jérémie pleurait de joie.

— Tu n'as plus à t'en faire, grand-père. Le coffre est en sécurité maintenant.

— Mon petit Jérémie, si tu savais...

La belle Catherine surveillait la scène d'un œil amusé et réalisa que son mari avait du mal avec ce trop-plein d'émotions qui le secouait.

— Charles, il ne faut pas te mettre dans des états pareils. Laissons les garçons discuter ensemble et retournons à la maison. Une bonne nuit de sommeil te fera le plus grand bien.

Quelques jours plus tard, Jérémie totalement rétabli de sa mésaventure se présenta chez son grand-père, à la demande de celui-ci, avec le mystérieux coffre. Catherine avait pris soin de préparer un goûter et ses délicieux scones aux framboises, dont elle seule connaissait la recette et qui faisaient le bonheur de son mari et son petit-fils. Elle apporta un cabaret bien garni avec tasses et théière, qu'elle installa sur la table basse du bureau de Charles.

— Je vous laisse à vos histoires et cachotteries, mes deux larrons favoris.

Jérémie se leva, déposa un baiser sur la joue de sa grand-maman et l'étreignit en lui chuchotant à l'oreille :

— Tu es la meilleure et la plus belle, grand-mère !

L'heure était aux confidences. Charles versa le thé et amorça la conversation.

— Puisque le coffre a failli disparaître à tout jamais, feu ou pas, il faut reconnaître les signes du destin. Plus question pour toi d'attendre mon décès pour l'ouvrir. Nous le ferons maintenant, ensemble, toi et moi.

— D'abord, laisse-moi te raconter l'histoire entourant ce coffre.

Charles relata comment il avait gagné le caisson lors d'une partie de poker. Et que le précieux objet avait appartenu au fils du docteur Maréchal, ancien employeur de sa mère.

— As-tu ouvert le coffre, une fois rendu chez toi ?

— Bien entendu. Et c'est ce soir-là que j'ai décidé de ne rien révéler à Catherine et de ne jamais rien dévoiler sur le contenu et sa provenance.

— Mais, dis-moi, sais-tu comment le caisson est arrivé dans les mains du fils du docteur Maréchal ?

— Je l'ai su quelques années plus tard, pendant ma dernière année à l'université. J'ai croisé Jean-Louis lors d'une soirée dansante. Entouré d'une bande de copains et de filles plutôt assez aguichantes, Jean-Louis m'a reconnu à une table. Un peu éméché, il s'est dirigé vers moi et après une brève conversation dépourvue de sens, il en est venu à me parler du coffre. Ça l'avait toujours chicoté de l'avoir perdu aux cartes. Il m'a avoué que son père avait piqué toute une colère lorsqu'il le lui avait annoncé. Le docteur Maréchal avait offert le caisson à son fils en lui faisant promettre de l'ouvrir dans quinze ans. Mais Jean-Louis, écervelé comme il l'était, voyait en ce don une sorte de défi malsain de la part de son père et ne s'était jamais questionné outre mesure. Il a admis avoir regretté cette partie de cartes entre copains. Surtout parce qu'il n'avait aucune idée du contenu du coffre.

— Le lui as-tu dit ? voulut savoir Jérémie.

— Pas du tout. Je lui ai fait croire que je l'avais entreposé et que je l'ouvrirais lorsque j'aurais un petit enfant.

Jérémie fixait son grand-père. Le vieil homme s'allongea dans son fauteuil, le regard errant dans la pièce, soulagé que le secret entourant le fameux coffre soit maintenant connu de son petit-fils.

— Dis-moi, grand-père, pourquoi ne rien dire à grand-mère à propos du contenu.

— Tu sais, mon grand, dans la vie, il faut reconnaître quand révéler la vérité et quand s'abstenir de divulguer de l'information qui n'apporterait que tourment et tristesse. Et comme ta grand-mère n'a jamais été curieuse de nature, elle n'a jamais posé de

questions par rapport aux objets du caisson. Je lui ai confié ce que j'ai bien voulu lui dire.

Puis, se levant de son fauteuil, Charles tourna les bras dans les airs dans un geste solennel qui fit plutôt rire Jérémie, et s'écria d'une voix grave :

— On l'ouvre, ce coffre ?

Charles s'avança vers le caisson métallique, prit le cadenas dans sa main et lentement tourna le mécanisme sur le premier chiffre, puis le second et, enfin, le troisième. D'un coup sec, il tira sur la serrure et le cadenas déverrouilla. Charles le déposa sur la table et retourna le couvercle du coffre. Jérémie se pencha et scruta l'intérieur.

— Un livre et un cartable, énonça-t-il d'une voix qui trahissait l'émotion.

L'espace d'un instant, on aurait cru que le temps était suspendu, en attente qu'on l'invite à poursuivre sa course invisible. Charles allongea le bras et retira du boîtier, non pas un cartable, mais un album photos qu'il tendit à Jérémie.

— Tu y trouveras presque toutes les créations de *Lego* et de *Mecanno* que tu as construites quand tu étais petit.

— Vraiment ?

— Oui. Je tenais à conserver toutes tes créations. Je me disais bien qu'un jour tu travaillerais dans un tel domaine et que tu serais peut-être content de revoir tout cela.

— Grand-père ! Tu es le plus merveilleux du monde, tu sais ?

Curieux de découvrir ce que contenait d'autre le coffre, Jérémie se pencha de nouveau au-dessus et en retira un bouquin.

— *Le Livre de la Jungle* de Rudyard Kipling, lut-il.

— Et cet exemplaire relié en cuir est tiré de la première édition traduite en français. Aujourd'hui, ce livre vaut probablement assez cher. Les collectionneurs se l'arracheraient assurément.

Charles expliqua à son petit-fils que son ami John Bourque lui avait dit que Duplessis partageait avec le docteur Maréchal la même passion pour les arts écrits et visuels. Et l'aïeul plongea la main dans le coffre et en extirpa une peinture, pas très grande, à peine 15 x 20 pouces.

— Monsieur Duplessis avait aussi ajouté dans le caisson cette petite peinture représentant un paysage automnal québécois. Afin d'inciter le docteur Maréchal à joindre son équipe, il avait composé ce mot, que j'ai toujours conservé :

Avec toute ma confiance, je sais que vous apprécierez cette toile d'un jeune peintre. Toile que j'ai achetée d'un marchand ambulancier à Trois-Rivières, l'an dernier. Bonne réflexion ! Et que la sagesse vous mène sur la route de l'UN.

— On dirait bien que Duplessis lui tordait un peu le bras, non ?

Charles prit un moment pour contempler les effets sur la table avant de poursuivre.

— Maintenant, regarde bien dans le fonds du coffre, en bas à droite. Presse lentement avec ton doigt et tu entendras un clic.

Jérémie s'exécuta et, à sa grande surprise, constata qu'il y avait un double-fond au coffre. Il souleva le panneau et découvrit une cavité profonde de quelques centimètres à peine. Ses yeux croisèrent ceux de son grand-père qui l'encouragea à prendre les vieux papiers jaunis restés cachés pendant si longtemps.

— Ce sont des listes de donateurs pour le parti de l'Union Nationale. Une première liste énumère les généreux bienfaiteurs et, soulignés, sont ceux pour lesquels un retour d'ascenseur devait avoir lieu lors du prochain mandat. Sur ce deuxième papier sont inscrits les noms de personnes du comté avec un certain passé trouble et susceptible d'influencer pour voter du bon bord, comme on disait à l'époque.

Jérémie parcourait rapidement le document des gens au passé sombre et s'arrêta sur les deux derniers noms, soulignés en rouge. Son grand-père le vit plisser les yeux.

— Oui, Jérémie. Les frères Dupuis sont les oncles de ta grand-mère.

Sur la liste des électeurs peu reluisants figuraient les noms de deux des oncles de Catherine. Charles expliqua à Jérémie que ces deux délinquants avaient fraudé leur employeur et s'était fait pincer par un des surintendants de la J.S. Bourque Itée, commerce de bois et de matériaux de construction. Du chantage avait été effectué de la part du surintendant, mais cela avait mal tourné et on en était venu aux coups. Un des sbires de la garde rapprochée du premier ministre avait eu vent de l'affaire et Duplessis avait été mis au courant.

— Voilà pourquoi je n'ai jamais rien dit à ta grand-mère. Je ne voulais pas lui faire de peine et lui causer du souci inutilement. Même aujourd'hui, le silence sera d'or !

— Ne t'inquiète pas pour moi, grand-père. Ça restera entre nous.

Amusé par l'album photo, Jérémie tourna les pages une à une et se replongea dans ses souvenirs d'enfants. Ému, Charles contemplait la scène, soulagé que les fantômes du passé fussent libérés.

Charles se leva et prit la peinture. De ses mains légèrement tremblotantes, il la porta à la hauteur de ses yeux, la fixa intensément, devinant les coups de pinceau et l'état d'âme de l'artiste au moment où celui-ci reproduisait une scène, probablement devant lui. Pendant un court instant, Charles était cet artiste, il ressentait les émotions, l'urgence de produire des couleurs.

— Grand-père, murmura Jérémie.

Le son de la voix de son petit-fils ramena Charles dans la pièce.

— Tiens, regarde bien cette peinture.

— C'est vrai qu'elle est très jolie.

— Retourne là et soulève les agrafes qui retiennent le papier kraft. Tu verras, elles ne résistent pas.

Une fois de plus, Jérémie suivit les instructions de son grand-père.

— Comme c'est étrange... on dirait une signature. D'habitude, les artistes signent la toile même.

Jérémie se pencha afin de déchiffrer les pattes de mouches.

— Jean-Paul Riopelle. 1938.

F I N